

# PHILOSOPHIA SCIENTIÆ

JEAN CAVAILLÈS

## Un mouvement de jeunesse en Allemagne

*Philosophia Scientiæ*, tome 3, n° 1 (1998), p. 1-21

[http://www.numdam.org/item?id=PHSC\\_1998\\_\\_3\\_1\\_1\\_0](http://www.numdam.org/item?id=PHSC_1998__3_1_1_0)

© Éditions Kimé, 1998, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « *Philosophia Scientiæ* » (<http://poincare.univ-nancy2.fr/PhilosophiaScientiae/>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme  
Numérisation de documents anciens mathématiques

<http://www.numdam.org/>

**Un mouvement de jeunesse en Allemagne**  
(Annales de l'Université de Paris, 7, 2 (1932), 148-74)

*Jean Cavailès*

«Le mouvement de jeunesse, disait Thomas Mann dans une allocution de cet été à un gymnase de Lübeck, fut une véritable révolution morale, un bouleversement de nos mœurs aussi bien pour le dedans que pour le dehors, une des principales forces qui ont changé le visage de l'Allemagne.» Son histoire est aujourd'hui close, ses objectifs atteints. Mais il en reste une sorte d'imprégnation générale, pour toute la génération maintenant adulte qui y a pris part, et même aussi l'allure originale de certains courants religieux et politiques impossibles à comprendre sans lui. Enfin, sous les antagonismes trop apparents de la jeunesse actuelle, il y a ce point de départ qui va de soi, que nul ne songe à signaler même en Allemagne, mais qu'il importe de connaître si l'on veut situer à leur juste place les grands mouvements à coloris extrémistes dont la psychologie échappe à un pittoresque trop facile.

### **Les origines : Wandervægel et Freideutsche**

Les historiens de la Jugendbewegung distinguent en général trois grandes phases dans son développement qui tient à peu près tout le début du siècle, les deux premières, à la vérité, chevauchant l'une sur l'autre jusqu'à la fin de la guerre : Wandervægel plus naïfs, mouvements critiques et théorisants ensuite, puis la phase de l'après-guerre jusque vers 1925 ou 1926, moment auquel disparaissent pour la plupart, en tant que groupes de jeunes, les anciennes organisations. Le forme des Wandervægel, oiseaux migrateurs, la plus fraîche, sans programme précis, eut la vie la plus tenace, et, reléguée plus tard au second plan par les autres, s'est prolongée jusqu'à ces dernières années. On peut voir encore dans les scènes de revue ces chemises à couleurs claires, en petits groupes autour d'une guitare entre les décors tyroliens de l'hôtel du Cheval Blanc et la silhouette de François-Joseph. Mais il manque l'élan, le "Schwung" qui a caractérisé les premiers, les vrais Wandervægel.

Un matin de 1897, un étudiant en droit de Berlin, Fischer, partit avec quelques élèves du gymnase de Strelifz dans les bois du voisinage. C'était une escapade de collégiens, étouffés par le mauvais goût, disgrâce de ces années dont le Kur[t]fürstendamm porte encore les traces malheureuses, par un enseignement raide et sans joie où les élèves étaient traités en coupables, réduction humiliée des adultes, par toute cette tristesse suffisante de la civilisation wilhelmine. Eux, les oiseaux migrateurs, partaient vers la Spreewald, puis bientôt vers toute l'Allemagne, vers le Main, en Bavière, dans le Jura souabe, la Forêt Noire, par petits groupes sans chefs et sans but, pour ce "wandern" intraduisible, quelque chose de plus que la simple promenade, sans la précision d'un voyage, sans arrivée et sans limite. Une fois, racontait l'un d'eux, nous étions partis suivre le Danube et

nous aurions, sans la guerre, été jusqu'à la mer Noire.

Pas de programme net, plutôt une parenté affective : amour de la nature, sens de la communauté, messianisme confus, ces trois traits caractéristiques des Wandervogel se sont conservés encore jusqu'à la guerre, à une époque où ils n'occupaient plus autant l'intérêt des jeunes, mais où nous avons sur eux un sûr témoignage dans un petit livre, peut-être le meilleur livre de guerre allemand, *le Voyageur entre les Deux Mondes*, de Walter Flex. Histoire d'un mort écrite par un mort, du lieutenant Ernst Wurche, par le lieutenant Flex, tombés tous les deux sur le front russe, à deux ans d'intervalle. Toute la première partie avant les durs combats est un hymne à la joie du Wandervogel, entre les pins d'Augustowo, malgré l'arrière-plan des barbelés russes.

Des oies sauvages strient le ciel de leur triangle gris, quelques soldats quittent le front vers une école d'officiers, heureux de marcher libre dans un clair soleil d'automne. «Etes-vous Wandervogel, Wurche ? demande Flex à son voisin, et voici, j'avais touché aux choses de la vie qui lui tenaient le plus à cœur. Toute la gloire et le salut de l'avenir allemand lui paraissait venir du Wandervogel, et quand je pense à lui qui incarnait cet esprit pur et clair, je lui donne raison.» Il l'incarnait en face des choses : «pendant les ennuis de la vie de garnison... nous nous réunissions le dimanche matin et nous parlions fleuves, montagnes, forêts, nuages...» Près du lac blanc d'Augustowo, ils fêtent au repos l'anniversaire de Flex, non avec des chants ou du vin, «mais, à sa manière, avec le soleil, la forêt, et le son d'éternité des mots antiques qui se rajeunissaient et prenaient une âme sur ses lèvres. Toute cette journée sans armes et sans nuages du 6 juin fut un vrai cadeau de son cœur au mien.» Ils se plongent au petit jour ensemble dans l'eau glacée, nus comme de jeunes dieux sous le soleil naissant, ils regardent les mouches bleues jouer entre les fûts rouges des pins, puis, le soir, comme un milan tourne au-dessus d'eux, Wurche se lève, mince et clair, la lumière du couchant entre ses doigts, et il récite le psaume de David «Seigneur, mon Dieu, tu es merveilleusement grand, tu es beau et somptueusement paré ; lumière est l'habit que tu revêts, tu déploies les cieux comme une tente... le Seigneur prend plaisir à son œuvre, il contemple la terre... Je veux chanter l'Eternel ma vie durant... Je me réjouis dans le Seigneur.»

Wurche était étudiant en théologie, d'où cette note religieuse plus explicite, en général seulement latente chez les Wandervogel ; le dieu invisible de la nature n'est pas nommé. Pour la vie en commun ici allant de soi, Wurche y réalise sa vocation. Simple soldat, il avait confiance et direction morale de son groupe. Lieutenant, il est le vrai chef intérieur qui vit avec chacun, crée le collectif vouloir et rend

même l'enseignement inutile. Mais il n'oublie pas dans cette mystique du devoir présent l'espérance de sa jeunesse, par le style même pour la vie au dedans. Mieux qu'à son attitude envers les choses et les hommes, c'est à cela que Flex, du premier coup d'œil, l'a deviné. «Son pas était force élastique, reposant en soi et animé d'insouciance, ce pas qui s'appelle marche, une marche tranquille et fière, à l'heure du danger orgueilleuse marche. Le pas de cet homme pouvait être, suivant l'heure, jeu, combat ou liturgie. Il était prière et joie.» Cette ligne intérieure, c'était l'idéal à quoi tendaient les meilleurs des Wandervogel : maîtrise de soi constante, — «l'homme est une chose qui doit être surmontée». «Sang-froid était son mot favori, il voyait en lui l'essence de la dignité humaine, une claire et calme sécurité reposait toujours comme une lumière sur son être» — simplicité : il avait en horreur les grandes phrases, les couleurs voyantes. Bref, le plus difficile art de vie, «être pur» dans tous les sens du mot, non pour une satisfaction égoïste, un esthétisme moral, mais, et c'est ici le dernier point, pour mieux servir... Prêt à servir... *Bereitschaft*, la clef de voûte du système Wandervogel, sans que du reste soit nommé le maître. Pour une élite, celle de Wurche et de Flex, la conquête de l'attitude, la lutte de libération pouvait suffire comme premier travail et voiler les difficultés ultérieures. Mais la masse réclamait un but au seuil de l'effort, il fallait des théories et, dès 1910, le forme naïve et fraîche des Wandervogel passait au deuxième plan.

Dans ce pays de Welta[n]schauungen, le jeu des théories ne tarda pas. Des associations se formèrent avec leurs programmes, dont la plus célèbre fut celle des Freideutschen avec Gustav Wyneken, et toute une philosophie s'élabora, période un peu confuse, qui n'a plus guère qu'un intérêt historique. On parlait surtout d'Eros, la force vitale grecque mouvant les parties du cosmos et, pour ce qui concerne l'humain, Nietzsche était le grand maître. Même Wurche avait Zarathustra dans son sac de soldat à côté d'un Nouveau Testament et d'un Goethe de poche. Pas mal de paganisme, de symboles romantiques puérils faisaient le seul positif à placer après une critique plus amère de la civilisation existante. Les Wandervogel insouciantes se contentaient de tourner le dos aux villes, les Freideutschen et leurs frères se livrent à un jugement en règle de la "culture" et la rejettent sévèrement. C'est surtout cet aspect négatif qui caractérise leur mouvement et en fait l'importance actuelle. Après eux, impossible de revenir en arrière, le "Wilhelmisme" pour les jeunes, pour cette génération, est condamné sans appel<sup>1</sup>. Enfin, pour le sens qu'ont pris depuis ces dates, il

---

1 Il ne s'agit pas ici de fausser la note et de transformer en politique une

importe de noter qu'à la grande réunion de Hohen Meissner, ce petit mont volcanique près de Cassel où, dans un paysage des contes de Grimm, les Freideutschen convoquèrent en 1913 la jeunesse allemande pour formuler sa foi, des tendances nettement pacifistes se firent jour, et qu'en 1914 un télégramme fut envoyé par les Freideutsche au Kaiser en faveur de la paix.

La guerre ne changea pas grand'chose : sinon pour restreindre l'horizon, de l'univers au pays. La Jugendbewegung d'avant guerre pouvait être patriote par accident, d'essence elle n'avait pas à s'occuper d'une puissance trop sûrement assise et dont l'affirmation même vaniteuse pouvait gêner son sentiment de finesse. Mais dès 1915 apparaît, dans la conscience allemande, avec le danger, cette notion d'existence menacée qui, plus tard, transposée diversement, ne devait plus la quitter. Leur possession précaire fait aimer les liens spirituels hérités, d'autre part, les périls subis, la vie commune entre classes diverses développe un sens de solidarité qui, naturellement, se limite à la seule nation. «La guerre, écrivait récemment le professeur Otto Piper, un des meilleurs historiens de cette jeunesse, et peu suspect de chauvinisme, la guerre nous a appris à connaître l'Allemagne et à l'aimer.» Pas forcément nationalisme, mais simplement découverte qu'une tâche s'imposait plus restreinte qu'ils ne jugeaient avant la crise, non plus fonder une nouvelle humanité, mais sauver leur pays ou le rebâtir devant un effondrement qui s'annonçait chaque jour plus considérable.

### **L'après-guerre immédiat**

En fait, cette tâche fut encore plus grande. Dans l'immense chaos de 1919 où tout élément solide avait disparu, ce n'était plus défendre ou réformer qui importait, mais faire du neuf. Les premières années de l'après-guerre furent la grande épreuve de la troisième Jugendbewegung. A elle de se mettre à l'œuvre et de tirer de sa substance une culture. Mais cette prise de corps avec le réel eut pour premier résultat de rompre l'unité du mouvement, non qu'il n'y ait eu avant la guerre de profondes divisions, mais horizontales, non verticales, elles laissaient indifférenciée la notion de mouvement de jeunesse. Après la guerre, c'est la caractéristique de cette troisième période de répartir les jeunes en mouvements séparés, suivant que l'accent d'intérêt est mis sur l'une des trois réalités en voie

---

opposition culturelle. Si, pour beaucoup de jeunes, la figure de Guillaume avec son cabotinage et précisément son manque radical de style était uelque chose d'insupportable, la loyauté à l'empereur allemand idéal, *au Herzog*, restait intacte. L'attitude de Flex est significative à cet égard.

d'effondrement : culture, Eglise, société. Sur ces trois domaines empiétant les uns sur les autres, ils préconisent évidemment des solutions inconciliables. Mais ils s'ignorent en général plus qu'ils ne se combattent. En tout cas, les objets de leur analyse sont désormais distincts : le jeunesse, l'élan de la nouvelle génération n'est plus la réalité primordiale, à la fois source et fin, — ce ne sera qu'un moyen appliqué à des problèmes déjà posés où l'on risque par suite de choisir seulement entre formules toutes prêtes, heureux encore si tout le travail d'avant guerre leur donne un timbre original.

### Mouvement nationalistes

Pour le nationalisme, le fait est particulièrement frappant, surtout si l'on reste à la surface. Tous les efforts pour restaurer un Germanentum, l'opposer aux cultures orientale et gréco-latine venaient d'avant guerre et de gens étrangers à la Jugendbewegung. Il y avait déjà eu, par exemple en 1911, un livre d'A. Bonus, *Zur Germanisierung des Christentums* (Iéna) qui prétendait éliminer le paulinisme juif et germaniser le Christ. La vogue de semblables théories dans les milieux de jeunesse en 1919-1922 tient évidemment aux circonstances extérieures. Au découragement de la défaite, aux menaces d'une débâcle plus complète, certains voulurent opposer la foi dans le destin propre de la race. On leur répétait que Kant et Luther avaient perdu la guerre ; loin d'obéir en se tournant vers Rome, ils crurent se sauver en remontant plus haut dans leur passé. Il y eut en effet tous les degrés : les uns rejetaient purement et simplement le christianisme, religion des faibles, et parlaient de retourner à Wodan et Irmin, d'autres même aux vieilles sources scandinaves de l'Edda, au cosmos d'Ygdrasil. Sur l'arc d'Irmin se faisait la séparation, non des bons et des mauvais, mais des lâches et des héros, et c'était la pensée fondamentale qu'ils aimaient à retrouver sous les anciennes légendes, la trinité : destin, lutte cosmique pour la lumière, héroïsme d'une énergie fin d'elle-même. Le christianisme, écrivait le poète Wilhelm Schäfer, met en branle Dieu et monde pour sauver l'individu ; dans le germanisme, c'est l'individu qui lutte, s'insère dans la bataille cosmique entre les géants et Dieu. Schäfer, du reste, n'allait pas si loin, mais par exemple, le "Greifenring", dans son manifeste, affirmait l'opposition irréductible entre essence chrétienne et essence germanique. «C'est aux seules puissances divines éternellement créatrices (c'est-à-dire au dieu allemand) que nous voulons nous confier», et, dans l'organe de la Freideutsche Jugend, fut à plusieurs reprises (en particulier par O. Gräff en 1918) affirmé que la seule foi allemande possible était «la foi en notre race». Toutes ces chimères disparurent d'ailleurs assez vite, on en trouve encore des traces en 1923<sup>2</sup>, mais, de nos jours, il n'y a plus guère que Ludendorff et son Association Tannenberg à répudier du même geste christianisme et marxisme, «tromperies

juives du génie germanique».

Plus sérieuse et plus durable fut la tentative de fonder un christianisme allemand. Les uns crurent pouvoir, exaltant Luther, trouver dans sa théologie pessimiste, qui s'accordait avec l'humeur du moment et ses exigences morales, l'écho de l'héroïsme et du fatalisme des légendes rassemblées par Grimm ; ainsi Schäfer, dans son *Deutsche[r] Gott*, recueil de discours à son peuple, paru en 1923. Mais c'étaient vues de poète. Et les radicaux étaient plus conséquents en rejetant la Réforme pour son inspiration pauliniste et en renouant directement avec le moyen âge, avec l'Empire, germanisateur du christianisme par l'image et la mystique. Les noms-ralliement sont alors Heliand, Wolfram, Eckhart ; il y aurait là toute une histoire, une ligne continue le long de laquelle se poursuit l'intériorisation, l'éthisation du christianisme et dont Luther s'est exclu par son dogme judéo-grec de la justification par la foi. Là encore les démonstrations seraient délicates dans le détail, et si, par exemple, dans le *Livre de l'humaine consolation*, on peut à la rigueur trouver ce courageux pessimisme, cette acceptation de la souffrance par négation de soi et insertion dans un vouloir caché, comment ne pas prolonger cette ligne ténue jusqu'à saint Jean de la Croix et plus tard même Berulle en France : ce ferait bien des annexions ! Il est en tout cas certain que le mouvement eut son heure d'importance. Ne vit-on pas chez le grand éditeur religieux Diedrich, à Iéna, paraître une collection "la Piété allemande" où Luther ne figurait pas ?

Retour à la Réformation, retour au moyen âge, dans les deux cas le motif religieux n'était qu'une occasion pour essayer de donner un contenu au germanisme, une généalogie et une base à la nouvelle culture qu'il s'agissait de fonder. Et c'est en cela que ce nationalisme garde aujourd'hui encore son intérêt, se prolonge encore dans certains mouvements actuels. Nationalisme est, du reste, inexact si l'on y voit quelque chose de politique, même une opposition négative à d'autres cultures. Des jugements de valeur furent sans doute mêlés à ces distinctions, mais le but poursuivi était surtout l'affirmation d'une essence propre, d'un contenu positif, et le nouveau, la nécessité sentie de déterminer ce contenu, de le réfléchir. Ce patriotisme inquiet de la Jugendbewegung des années 1920, ni la première ni la deuxième ne l'avaient connu, et parce qu'il crut pouvoir se fixer dans une sorte de rêve médiéval, de l'Empire mystique réalisé une fois et qu'il fallait restaurer, il allait marquer d'une empreinte non négligeable, non seulement la génération qui le vivait, mais celles qui montent aujourd'hui.

---

2 Chez les *Jungnationalen*, les *Jungdeutschen Orden* qui aujourd'hui même comptent des adhérents.

## Mouvements religieux

La même confusion et la même volonté sincère de renouvellement se retrouvent dans le domaine proprement religieux : la Jugendbewegung d'avant guerre ne s'était à peu près pas préoccupée des choses de la foi ; confessionnelle en général, dans certains groupements achrétienne, mais d'un paganisme de surface plus tapageur qu'agressif, son atmosphère était encore déterminée par les habitudes traditionnelles de pensée du protestantisme. Il est aussi plus facile d'y étudier le travail de reconstruction religieuse. C'est, au reste, là seulement qu'il s'avérait nécessaire. Les trônes des évêques, faisait remarquer un propagandiste du Centre, sont les seuls à avoir résisté en Allemagne à la tourmente de 1918 : la chaire de Luther, elle, a souffert. Et d'abord parce que les souverains des Etats se trouvaient presque partout en même temps chefs d'Eglise : le roi de Prusse était le Herzog, le représentant de Dieu sur la terre pour les pasteurs de l'ancien rite. Le régime de demi-séparation établi par la Constitution de Weimar ébranla certainement le protestantisme plus que le catholicisme, et le chiffre de sorties de l'Eglise en 1919 — s'il faut sans doute y faire une part à la crainte d'impôt — suffirait à le montrer.

Mais les causes du trouble étaient plus profondes : aussi bien pour un libéralisme satisfait, ami du progrès et de la culture moderne, que pour un piétisme scrupuleux, croyant équilibrer le monde par la rigueur des dogmes et la sûreté intérieure, la guerre avait été une immense faillite par ses hontes et son échec. C'est pleine d'une amère rancune contre ses pasteurs que la jeunesse faisait le "chemin du retour" vers un avenir sans espoir. Enfin, elle avait dès avant la guerre pris des habitudes qui devaient la forcer de rompre avec la piété régnante du jour où elle voudrait le repenser. Amour du concret, des choses sensibles, sentiment de communauté dans le destin non seulement humain, mais même cosmique, réalisme d'une histoire où, suivant l'expression de Kierkegaard, le grand maître du temps, «le moment a une importance décisive», ces trois traits l'opposait foncièrement au libéralisme et à l'orthodoxie, également loin de la nature vivante, également propices aux doctrines individualistes et idéalistes du néo-kantisme dominant. La grande réaction qui s'effectuait en philosophie sous la conduite patiente et tenace de Husserl devait, du reste, fournir à cette jeunesse, sinon des raisons pour étayer sa foi, — car le rationalisme du maître était bien trop rigoureux pour permettre même une collaboration avec tout ce romantisme, et le net désaveu de quelques disciples imprudents l'a bien montré, — du moins le sentiment que sa critique était fondée. Pour le positif, elle eut à se partager entre deux solutions, le retour au

christianisme strict qu'énervaient les concessions de l'école de Harnack, ou l'admission d'éléments étrangers, de toute cette sagesse orientale qui déferlait en modes un peu troubles sur l'après-guerre, théologie dialectique ou anthroposophie.

La révolution barthienne a trop d'ampleur dans son action et d'originalité dans sa doctrine pour être incorporée au mouvement de jeunesse ; elle s'y est du reste expressément opposée : suivant le mot de Barth, elle en représente la dissolution. Mais elle en recueille aussi l'héritage, non seulement en personnel, car tous les jeunes pasteurs qui se sont en majorité déclarés avec enthousiasme pour la théologie dialectique ont été en fait formés par la Jugendbewegung, mais aussi pour le matériel affectif si l'on y regarde d'assez près. Héritage direct pour tout ce qui est de la critique de l'Eglise et de la piété existante. Barth et ses disciples ont trouvé le terrain préparé pour le rejet de l'intellectualisme, rejet si absolu que le fait seul de donner un sens à l'histoire ou aux dogmes chrétiens, de simplement penser qu'on croit "deuten" est exclusif de la vraie foi suivant Gogarten. Aussi bien la philosophie des lumières que le rationalisme criticiste n'avaient guère besoin d'être sérieusement attaqués. Mais même pour le nouveau, le pessimisme radical, cette exaltation de l'empire du péché à quoi l'homme ne peut se soustraire, notion entièrement étrangères à la Jugendbewegung qui a toujours naïvement cru en la possibilité d'une régénération par le retour à la nature ou au passé, il semble bien qu'un élément essentiel de son succès ait précisément été la lassitude, au moins pour une élite, de cet optimisme un peu candide des premières années. Même au retour du front, la jeunesse pouvait croire encore en sa "mission" et ne s'inquiéter que d'une bonne volonté sincère, d'une hygiène spirituelle assez simple. La désillusion ne tarda pas, plus prompte chez les meilleurs. Ils se retournèrent assez naturellement vers la doctrine opposée où la radicale corruption de la nature humaine était mise en évidence, où le seul salut se trouvait dans une soumission complète à l'opaque volonté divine.

Cette nouvelle dialectique de l'histoire, étrangère aux conciliations rassurantes du hegelianisme, opposait sans synthèse possible la thèse du moi à l'antithèse du toi, le présent au passé, pour une subordination impitoyable du premier au second, pour l'annihilation du "je" sous l'exigence de la Parole faite chair. Rien de plus loin de la sentimentale eschatologie de la jeunesse, de son naturalisme romantique et de sa mystique de la communauté, que la triple affirmation du néant de la créature rejetée dès qu'elle essaye seulement de penser qu'elle est, du péché universel auquel participe tout être en dehors de la communion du Christ qui s'impose à lui malgré lui, enfin d'une Eglise militante et misérable dont la "Not", la détresse essentielle lui interdit toute autre œuvre et toute autre réalité

que la parole de Dieu qu'elle-même ne peut systématiser, mais seulement recevoir dans l'exigence concrète d'une situation particulière. Rien de plus proche aussi, si l'on considère les parentés affectives sous-jacentes, pour des âmes décidées à la fois à rompre avec le passé immédiat et à se subordonner dans une abnégation complète à une œuvre de renouvellement.

Mais la théologie de Barth et de Gogarten est une maîtresse difficile, n'admettant pas le moindre partage : sa lutte ouverte contre les hauts personnages ecclésiastiques, sa répudiation formelle et récemment encore renouvelée de tout nationalisme, même religieux, et d'une alliance quelconque avec les partis de droite et de gauche<sup>3</sup>, ne rendent son action possible de façon durable que sur une élite. Et d'ailleurs son accès intellectuel assez ardu a, d'une part, découragé le grand nombre, d'autre part, permis des erreurs d'interprétation qui ont conduit pas mal de disciples jusqu'à une sorte de quiétisme ou tout au moins de passivité pratique, scandale pour les éléments jeunes impatientes de construire. De sorte que si à peu près toute la pensée religieuse contemporaine est plus ou moins déterminée par le barthisme — ne fût-ce que pour le combattre — et si le meilleur de la Jugendbewegung dans les Eglises évangéliques s'y est rallié, la masse a préféré un renouvellement moins radical, et, tout en adoptant parfois certaines formules, une âpreté d'enseignement qu'elle pouvait au reste trouver directement dans Kierkegaard, s'est de préférence tournée vers les promesses des mystères orientaux.

C'était l'entraînement général dans ce "déclin de l'Occident" et il suffisait qu'une formule vînt de l'Inde ou le prétendît pour qu'elle eût des adhérents. On peut y voir surtout le signe que l'Allemagne cherchait à cette époque à se fuir elle-même, passé et présent, dans une sorte de psychose compensatrice. En fait, les adaptations religieuses qui furent tentées se bornèrent à en prendre quelques éléments mal définis, comme le respect devant l'inconnu, la doctrine de vérité qu'il reste à découvrir — fût-ce en dehors du temps — et dont le rôle est de limiter les prétentions actuelles et de donner au croyant comme attitude fondamentale une sorte d'attente "être ouvert" (offensein) aux ordres imprévisibles, non seulement de Dieu, mais de l'univers. Attitude complètement différente de celle de la théologie dialectique, pour qui Dieu parle dans un passé toujours vivant — attitude qui prend d'ailleurs les formes les plus variées suivant les groupes.

Chez les uns, elle est plus extérieure : on matérialise cette attente par des cérémonies, parfois même des dogmes. Et c'est ainsi

---

3 Cf. dans *Zwischen den Zeiten* (1931) les deux discours de Barth : «Die Not der evangelische[n] Kirche» et «Der arme Lazarus».

que se fondèrent des sectes en dehors de l'Eglise constituée : l'anthroposophie de Rudolf Steiner ; la Christen Gemeinschaft de son disciple Friedrich Rittelmeyer, un jeune pasteur de Stuttgart qui fut bientôt obligé de quitter le protestantisme, mais prétendit rester chrétien, et célèbre aujourd'hui encore les fêtes canoniques, Noël, Pâques, par des cérémonies où à la vérité fort peu de chose vient de l'Evangile. Mais il est resté en relations avec des membres influents du clergé et, à l'intérieur du protestantisme, le Bund le plus orthodoxe, celui des Berneuchener, prétend utiliser en toute sympathie certaines de ses innovations.

Le Berneuchener Bund est dirigé par le théologien conservateur professeur Wilhelm Stählin (Münster) et son importance actuelle n'est pas à négliger par la diffusion de ses brochures, sa composition presque uniquement pastorale, enfin par son union étroite avec un groupe assez étendu de jeunes gens, le B. d. J. (Bund der deutschen Jugendvereine). L'esprit de l'ancienne Jugendbewegung — dont il procède directement par ses chefs — s'y emploie à annexer le raisonnable de cette sagesse orientale : on n'y pratique pas de Menschenweihe (consécration de l'homme) comme dans la Christen Gemeinschaft, mais une liturgie nouvelle est mise en vigueur où les textes du missel et du bréviaire romains alternent avec des exaltations de la nature sensible, un effort pour associer le monde des choses inertes et vivantes au sérieux et à la joie de la Rédemption ; le rythme des jours, les phases du soleil prennent une signification religieuse et peuvent donner lieu à des fêtes — comme, du reste, il était de règle dans presque tous les groupements de jeunesse, à l'équinoxe en particulier. Enfin, le corps est réhabilité comme organe d'adoration et de renaissance — on pratique, d'ailleurs avec une grande prudence, car le groupement est loin d'être révolutionnaire au point de vue ecclésiastique — ces "méditations" communes et dirigées où une image matérielle, par sa forme même, son aspect sensible, devient le point de départ d'une suite d'autres images intérieures qui procureront un certain état mystique, la présence sentie d'une réalité religieuse.

D'autres se préoccupent d'abord de créer en eux, par la réflexion personnelle et surtout des échanges d'idées et la vie en commun, cet "état de grâce" sans lequel la vérité ne saurait se communiquer. Ainsi le Köngener Bund dirigé par le professeur Hauer (Tubingue), recruté à l'origine dans les milieux orthodoxes des Bibelkreise (cercles bibliques) et qui compte aujourd'hui encore un nombre important de jeunes pasteurs surtout wurtembergeois. Il ne possède pas de programme fixe et réunit les éléments les plus disparates des Nazis aux libres communistes. Le professeur Hauer lui-même, ancien pasteur maintenant orientaliste, a rompu avec l'Eglise officielle et peut se proclamer pourtant en communion

complète avec ses disciples orthodoxes. Ce qui les unit, c'est cette attitude spirituelle qu'ils se refusent à définir et pour laquelle ils veulent s'être mis à l'école de la sagesse hindoue : par elle, et bien qu'ils puissent préconiser les solutions les plus diverses, ils sentent une parenté intime dans leur façon souvent radicale d'envisager les problèmes de la guerre, de l'Eglise, de la morale bourgeoise auxquels ils consacrent leurs assemblées annuelles et dont ils rendent compte dans une revue très lue au dehors : *Die Kommende Gemeinde*. Le titre seul est significatif : ils attendent, — «Partout sont les symptômes d'une nouvelle religion», — mais tournée vers l'Orient : «dans les traités des voyants anciens de l'Inde antique reparaît à nouveau la vision indo-germanique et la foi indo-germanique étroitement parentes avec l'esprit qui vit dans les mystiques allemands comme chez Platon<sup>4</sup>.»

### Mouvements sociaux

Quant aux groupements directement appliqués à la question sociale, leur histoire est plus banale et close en général. L'impatience de réaliser était grande en 1919 et une multitude de petites tentatives virent le jour, éparpillées dans un utopisme qui donne à cette époque quelque similitude avec la floraison saint-simonienne et fouriériste en France au milieu du dix-neuvième siècle. Réforme de la vie, exploitation intensive du sol, communisme anarchiste, les mêmes thèmes se retrouvent avec peut-être moins de bonheur de réalisation. Le temps aussi était plus difficile, et presque toutes les petites colonies agricoles disparurent dans la crise qui suivit l'inflation. L'histoire de l'une d'elle — Habertshof, près de Schlüchtern en Hesse — semble commune à beaucoup : achat d'une ferme par quelques fervents du mouvement, qui d'ailleurs ouvrent dans la suite leur porte à tous venants, puis caisse commune et travail chimérique : le matin, à la soupe, on décidait à la majorité de quel champ on allait s'occuper dans la journée. Toutes les décisions, quelles qu'elles fussent, étaient ainsi prises en commun, et pour le travail même, au début, pas de répartition fixe. D'où la disparition d'excellents champs sous des groseilliers hypothétiques et la mort du malheureux cheval, victime de soins trop éclairés. Quelques tentatives cependant subsistent encore aujourd'hui, comme celle d'Eberhard Arnold à Sannerz, où vivent quatre-vingts personnes dans un communisme intégral et l'enthousiasme du christianisme des premiers âges. A Berlin, le professeur Siegmund Schulze voulut réaliser, mais sans base économique, une communauté d'ouvriers et d'étudiants avec

---

4 Prof. Hauer, «Die religiöse Krise der Gegenwart und die Kirche», *Kommende Gemeinde*, oct. 1930.

volonté autonome de culture intellectuelle et d'éducation morale. Le sens collectif créé là par la cohabitation et la solidarité d'une œuvre qui ne se confondait pas avec le travail nourricier de chacun suffit à produire des résultats remarquables et qui attirent aujourd'hui des visiteurs de toute l'Allemagne. C'est sur ce terrain la meilleure Jugendbewegung peu théorisante, mais le sérieux et la réalité de vie intérieure chez les chefs a permis une action en profondeur et en durée.

### **La jeunesse actuelle**

De telles persistances sont toutefois une exception : la vraie Jugendbewegung est bien morte aujourd'hui. Sur les causes, les avis diffèrent : la psychologie de la nouvelle génération, née entre 1905 et 1912, n'est pas facile. Mais peut-être ne faut-il pas chercher des raisons intrinsèques : l'histoire même du mouvement fournit une explication suffisante : à la fois ses échecs et son succès. Ses échecs, comme mouvement créateur d'un ordre nouveau : la réalité s'est montrée dure à cette méthode centrée sur la vie intérieure et y subordonnant les choses. Aujourd'hui, ce sont les choses, leur structure et leurs lois auxquelles la jeunesse se soumet, le réalisme naturaliste s'est mué en naturalisme technique, d'où l'éparpillement entre groupes désignés pour des problèmes ou des solutions précises.

Son succès, comme révolte : non seulement pour la disparition d'une culture qu'elle combattait, mais sa libération en tant que jeunesse, la reconnaissance d'une autonomie qui ne sera plus remise en question. Le fait que l'Allemagne se trouve aujourd'hui à la tête des efforts de renouvellement pédagogiques, toutes les expériences isolées faites dans les écoles privées et qui ont reçu leur consécration officielle dans les réformes du précédent ministre de l'Instruction publique prussien, Severing, sont pour une bonne part à mettre au compte de la Jugendbewegung : c'est elle qui a acclimaté en Allemagne la notion de jeunesse comme réalité indépendante soumise à ses lois propres et non plus réduction humiliée des adultes. C'est elle aussi qui a établi l'usage des "communautés de travail" et, d'une façon générale, donné un style nouveau à la vie des jeunes, Wandern, vie dans la nature, dans le Volkstum, il y a là des acquisitions définitives, un chemin sans retour. Mais justement, en tant que traditions établies, ce n'est plus de la Jugendbewegung, de la révolution : les aînés eux-mêmes clouent des écriteaux vers la forêt et c'est un ministre qui codifie la liberté à l'école.

Les seules places où vit encore l'esprit du mouvement primitif sont celles où la réalité s'est montrée trop stable, soit par sa constitution propre, soit par suite des circonstances, pour lui laisser entièrement libre jeu. Mais incorporé à la vie même des êtres

sociaux, tels que les Eglises ou les partis politiques, souvent sans mode d'expression qui lui soit propre, il n'en persiste pas moins par une sorte d'équilibre réalisé entre les satisfactions qui lui sont permises et les limitations qui, par leur présence même, donnent un point d'appui à sa persistance. Ainsi dans le catholicisme Quickborn, dans le protestantisme Neuwerk.

## Quickborn

L'Eglise catholique pouvait sembler par essence réfractaire aussi bien aux aspirations d'indépendance qu'aux goûts panthéiste du mouvement. Cependant, dès 1910 apparurent quelques groupes isolés de jeunes catholiques qui cherchaient à imiter certaines coutumes des Wandervogel tout en restant soumis à l'Eglise et, en 1913, fut fondée l'association Quickborn, "Fontaine de vie", qui crût rapidement, jusqu'à comprendre environ cinq mille membres. Depuis la guerre, malgré quelques crises, elle n'a cessé de prospérer, et de ses dernières difficultés d'il y a un an, elle sort pleine de vigueur. Non par le nombre d'adhérents (comme ses chefs le proclament volontiers, elle ne veut pas être un mouvement de masses), mais la vigueur de l'empreinte qu'elle laisse sur ceux qui en furent membres, et qui, plus âgés, y restent encore rattachés, par le rayonnement de ses feuilles et de la remarquable revue *Die Schildgenossen*, son action à la fois sur les jeunes d'aujourd'hui et sur une élites d'universitaires catholiques. Elle est vraiment Jugendbewegung, à la différence, par exemple, de la grande organisation d'inspiration jésuite Neudeutschland, où, comme dans beaucoup d'associations actuelles de jeunes, la plupart et le meilleur des acquisitions du mouvement ont été conservées, mais qui, suivant la distinction classique, sont Jugendführung (direction de jeunesse) où l'autonomie, au moins l'esprit du passé manque.

Il y avait quelque paradoxe à vouloir acclimater<sup>5</sup> cet esprit dans le catholicisme, et surtout à l'époque d'avant guerre, règne du nietzschéisme et de certains enthousiasmes païens qui n'évitèrent pas toujours les abus. En fait, une surveillance ecclésiastique ne fit jamais défaut, par la présence constante dans les comités directeurs de représentants responsables de l'Eglise. Mais il y eut toujours parmi les chefs des laïques en liaison avec les autres associations et outre cette indépendance avec réalisation effective de l'autoéducation et de la vie en commun, il y eut là aussi prétention de découvrir, grâce à la nature, un style de vie original, style de la vie pécheresse,

---

5 Ce fut plutôt une utilisation : suivant le mot de Guardini, «on a pris cette Jugendbewegung historique comme un morceau de *nature* qu'il s'agissait d'amener au Christ».

dans toute l'indétermination que l'infirmité humaine lui laisse par rapport au canon de l'Eglise ; pour mettre un vitrail à cette chapelle, on invoqua de saints modèles : saint François, et surtout la grande sainte allemande Elisabeth de Thuringe, reine bienfaisante de Marbourg et d'Eisenach. Quant aux aspirations vers le sensible, elles furent canalisées par les Bénédictins dans leur mouvement liturgique.

Pour cet immense travail d'érudition et d'apostolat (dirigé en Allemagne par la Congrégation de Beuron, en particulier par le monastère de Maria Laach, qui s'efforce de rendre à l'Eglise la possession actuelle, c'est-à-dire usage et compréhension de ses trésors liturgiques)], Quickborn apparut comme un précieux organe de diffusion. Dès la deuxième session d'après-guerre, le P. Willibrord Ballmann (de Maria Laach) vint ainsi donner au mouvement l'élément formel qui lui manquait encore. «La Liturgie et la Romantique», écrivait-il dans un compte rendu, ne s'opposent pas, mais se complètent, la «Romantique, âme de l'Allemagne, la Liturgie, régulateur antique». «Parce que Quickborn voulait contre l'intellectualisme restaurer les droits du cœur, il était juste que le mouvement liturgique vînt à lui.» Non seulement le sens du concret, mais aussi les deux autres caractéristiques de la Jugendbewegung peuvent y trouver leur place : volonté d'action, vie commune.

Elles aussi ont leur symbole dans ces prières dites par tous matin et soir, et pour lesquelles on ressuscite d'admirables textes anciens, et surtout les messes dialoguées (*missae recitatae*) dont les Bénédictins répandent un peu partout l'usage, mais qui sont devenues tellement essentielles aux jeunes que dans certaines régions on les appelle Quickbornmesse. Chaque mois, pour les groupes suffisants, se renouvelle cette cérémonie dont l'image est peut-être, en effet, le meilleur symbole du mouvement — une petite chapelle, à l'écart, comme à Fribourg, au milieu d'un cimetière dont les ronces et les rosiers entrent par les fenêtres ouvertes, au loin un jet d'eau, et là le déroulement régulier des phrases latines, rythme d'airain dont les vagues polies vont, de l'officiant placé derrière l'autel, suivant l'usage primitif, à la foule grave de ces jeunes à genoux.

Mais c'est à Rothenfels qu'il faut les voir, dans le Burg qu'ils ont depuis dix ans et qui est la chambre haute de leurs retraites. Comme décor, les nappes calmes et claires du Main entre deux courbes de coteaux boisés, en bas, le petit village, bois et torchis, le grincement immobile du bac et le geste maladroit d'un large chemin rouge, argile rude de cette vieille Franconie solitaire. A leur porte, des bois de hêtres et les gras sillons de maïs, chez eux la salle des chevaliers toute blanche avec les sièges cubes de bois noir et la chapelle géométrique. Enfin, comme prêtre, Romano Guardini.

Ce n'est pas le seul chef de Quickborn, mais il est le maître du royaume de Rothenfels et, par là, l'inspirateur essentiel du mouvement. Les derniers numéros des *Schildgenossen* ont publié des études de lui sur l'existence religieuse chez Dostoïewski, c'était le sujet de son cours aux Semaines catholiques de Salzbourg, et on ne pouvait, en l'écoutant, s'empêcher de le comparer à son héros, à Aliocha Karamazov, mais un Aliocha prêtre dont la "sincérité radicale" n'aurait pas de défaillance. Visage du Greco, charme secret, il n'y a pas le moindre esthétisme dans son enseignement ferme et profond. Ou plutôt il n'y a même plus là d'enseignement, une action directe de toute sa personne, du sérieux d'une âme qui s'est donnée sans retour à sa vérité et qui, par sa tendresse, prend et donne les autres sans hésiter. «Il ne juge pas, il était jugement par tout son être», dit-il d'Aliocha. Jugement et règle. Cette année, il parlait à Rothenfels du silence, discipline humaine du silence, pour descendre les degrés infinis des agitations secrètes, discipline religieuse pour ouvrir à l'Esprit les soumissions tranquilles et sans défaillance. Et quand de son pas léger il avait disparu, une image fixée par lui unissait les auditeurs dans une longue contemplation : l'homme-créature, «je viens de Dieu», ou l'attente de la Pentecôte jusqu'à l'appel de la cloche dans la nuit de la cour, la marche muette et recueillie vers la chapelle, vers les strophes noires et calmes de complies : *Qui habitat in adjutorio Altissimi, in protectione Dei coeli commorabitur.*

«L'âme de Quickborn, écrivait-il en 1924, est Parsifal.» Par nul mieux que par ce Latin germanisé ne pouvaient être comprises les ressources spirituelles de la Jugendbewegung. Et elle persiste là parce qu'elle peut y réaliser ce paradoxe d'un dynamisme stable : dynamisme contre la mécanisation d'une vie religieuse laïque trop vite solidifiée dans les accommodements avec le monde extérieur et les pratiques qui sont l'embourgeoisement de la piété, efforts vers une participation plus active aux mystères ; pour l'assimilation aussi de tout le vieux génie germanique de rêve et d'individualisme à l'ordre romain, assimilation toujours à recommencer avec les exigences variées des générations et qui charge revues et sessions de nouvelles problématiques. Mais cette Jugendbewegung-là, sans révolte contre une réalité dont elle veut seulement, par une sorte de schématisation affectif, assurer sur le plan séculier l'analogie adaptatrice, peut bien rester encore longtemps une source de fraîcheur et de vie pour le catholicisme allemand laïque.

## Neuwerk

Chez les protestants, sans être un analogue précis, puisque manque le cadre fixe, quelque chose joue un peu le même rôle,

courant non défini par une doctrine et qui, parce qu'il ne veut créer ni secte ni même parti, n'en a peut-être que plus d'efficacité. Seulement, ici, l'effort n'est plus dirigé de haut en bas vers la jointure entre une Eglise intangible et le siècle, mais à la fois dans les deux sens vers des clercs trop rigides, vers un peuple trop détaché. C'est le mouvement de Neuwerk, d'Hermann Schafft et d'Emil Blum. Un autre coin d'Allemagne, Schlüchtern sur le Roehn : large horizon, désencombré et lumineux, en haut dans une châtaigneraie, la petite colonie d'Habertshof. C'est là qu'en 1922 le jeune pasteur pacifiste Hermann Schafft se rencontra avec un régent d'école, Georg Flemmig, et avec Emil Blum, qui venait tenter d'installer à Habertshof, à la place de l'entreprise communiste chrétienne qui s'effondrait, un Volkhochschulheim, université populaire avec internat, en pleine activité aujourd'hui encore et où cet été une trentaine de jeunes chômeurs lisaient Platon, unis avec leurs maîtres dans un tutoiement fraternel.

Neuwerk n'est pas un Bund de jeunes, il n'y pas d'organisation, c'est un certain esprit et une revue où se rencontrent ceux qui pensent de même. Il serait bien difficile de formuler son programme : à la différence des Berneuchener, des Köngener, il n'a même pas cet aspect négatif par où se marquent au moins des frontières. Et peut-être pour cela reste-t-il aujourd'hui le seul vrai représentant de la Jugendbewegung dans le protestantisme : à lui se rattachent tous ceux qui veulent la mobilité des doctrines et comme seul permanent une vie chrétienne fraternellement et sans retour dévouée au siècle. Dès que des esprits plus systématiques veulent préciser, ils quittent Neuwerk et fondent leur secte ou leur parti. Karl Barth y collabora au début, les Berneuchener y prirent leur départ, de même les socialistes religieux, marxistes chrétiens dont l'eschatologie veut utiliser et éclairer la dialectique des classes. Le dernier essaimage fut celui des "jeunes évangéliques" du professeur Otto Piper, association de jeunes pasteurs de gauche, qui veulent secouer la lourde et trop administrative machine ecclésiastique, mettre fin à la conception périmée du "pasteur fonctionnaire", aussi néfaste pour l'activité intérieure de l'Eglise que pour son rayonnement au dehors.

Mais, cellule-mère de tous ces mouvements, Neuwerk entend en rester distinct, par souci d'un avenir imprévisible, d'un présent même, un dans son exigence sous la diversité des formes. Ce remarquable "Offensein", cette compréhensivité qui donne accueil sympathique dans la revue aux tendances hostiles semble bien avoir son origine dans la doctrine de la Jugendbewegung du dieu caché commun à tout, homme et choses, inhibé par le systématisme intellectuel. La dernière rencontre de Pentecôte à Witzenhausen le montre assez clairement : là se rejoignirent avec les gens de Neuwerk, des Wandervogel et quelques autres cercles soucieux

d'affirmer l'originalité de la génération montante. Une analyse de Hermann Gumbel sur l'homme d'aujourd'hui laissait peu d'espoir à celui d'hier de le comprendre, même au chrétien d'y reconnaître un frère. Le réponse d'Hermann Schafft est intéressante comme effort de pénétration vers une unité problématique. Laissant les conciliations faciles, elle se prend aux différences pour les utiliser comme révélatrices d'un contenu immuable, mais dont la possession toujours remise en question n'est jamais que partielle, elle veut ainsi assouplir par ses échecs apparents une inspiration qui doit rester sans formule et que guette toujours l'engourdissement du système. S'il y avait une doctrine à la base, ce pourrait être celle de Paul Tillich, philosophie d'un au-delà qui limite, inquiète et attire l'existence menacée de l'homme, d'un au-delà sur lequel on ne peut rien dire parce qu'il est justement *au-delà*, — séparé spécifiquement de l'homme, — mais qui se révèle à la fois dans l'immanence de la vie spirituelle et de la nature et dans la transcendance de l'histoire chrétienne. Mais ce serait déjà peut-être trop préciser, risquer un dogmatisme négateur, et le noyau de Neuwerk préfère s'en tenir aux inspirations vécues supposées par une telle doctrine, à cette amitié humaine et cosmique que Schafft défendait au Hohenmeissner, volonté de servir et foi dans le monde, qui leur semble l'héritage efficace et durable de leur enthousiasme d'il y a dix ans.

\*\*\*

Mais cette volonté de jonction ne s'abuse-t-elle pas dans un effort où elle agit seule et certains spécialistes de la Jugendbewegung n'ont-ils pas raison lorsqu'ils dénoncent une profonde rupture entre la nouvelle génération et les précédentes ? Les analogies superficielles ne doivent pas tromper, vêtements, vocabulaire des jeunesses socialistes ou hitlériennes, une mentalité différente règne, mélange de réalisme et de cynisme : "die neue Sachlichkeit", goût du terre à terre pratique, de la technique et de l'argent. Un krach de banque intéresse plus que le soleil et les forêts, le programme d'un parti plus qu'une théologie. C'est une génération qui s'est formée pendant l'inflation, qui voit aujourd'hui décrets-lois, banqueroute et chômage, tout l'édifice de la société, l'Etat, remis en question, déjà aux carrefours entend les coups de revolver entre partis extrêmes, — et n'a rien à faire. Qu'elle n'ait plus d'intérêt que pour la politique, elle n'est pas au reste la seule en Allemagne. Qu'elle se défie des systèmes, de l'idéalisme, qu'elle manque de patience et soit amère, l'histoire quotidienne même l'y a menée. Mais il faut se défier de l'apparent trop simple, ce n'est pas un instant de vote, l'adhésion même signée d'un parti qui exprime une génération. Les millions d'électeurs du National-socialisme ne lisent pas tous les jours le

*Voelkische Beobachter*, n'en adoptent pas au moins la doctrine puérilement scientifique. Il y a d'ailleurs dans l'image quelques traits qui s'opposent. Comment allier ce scepticisme avec le romantisme des partis extrêmes : aussi bien chez les Nazis que chez les communistes, on trouve un messianisme, l'attente de la révolution, génératrice de la société sans classes ou du Troisième Empire et la notion de race, mystique d'une mission. Enfin, la parade de la vertu, l'indignation contre les scandales financiers des partis en place, outil de propagande peut-être le plus efficace, laisse bien supposer quelques restes d'idéalisme. Cette foi dans un renouvellement complet, dans l'élan irrésistible du peuple ou de la classe élue, cet espoir et aussi ce dévouement solidaire (le chiffre malheureux des pertes, chaque semaine presque, dans les divers camps le manifeste assez), n'est-ce pas comme un travestissement au profit des partis de ce qu'il y avait de meilleur dans la Jugendbewegung ? Le neuf est sans doute le rétrécissement des buts et de la solidarité : prospérité économique d'un pays au lieu de culture humaine, race au lieu d'univers. Et là se logeaient la désillusion et l'empirisme, par là prendraient leur vraie signification ces caricatures de générosité : égoïsme collectif pour solidarité, appétits matériels pour messianisme.

Il vaut la peine d'y regarder de plus près. Dans ce discours d'Hermann Gumbel, auquel répondit Schafft, se trouve une des meilleures représentations de l'«homme au présent» : non plus foi, mais volonté ; non plus inquiétude philosophique, mais sécurité d'action, fermeté. C'est l'«homme sûr» : «Dans la chambre intime de son être froid et sobre, je ne pus découvrir une image, le symbole d'un être supérieur.» En vain lui parle-t-on de la nature humaine brisée, de la chute tous les jours vécues, on n'éveille en lui qu'étonnement et pitié. Il connaît le monde, ses maîtres lui montrent : Néant, Souci, Angoisse, la trilogie humaine de Heidegger ; il l'accepte comme une chose qui est, dont il est ; «il est celui qui dit oui à la réalité, qui se tient près d'elle», et, par suite, qui se détourne consciemment ou non de toutes les lois fabriquées, de toutes les exigences extérieures à elle. Ce n'est pas un héros, il n'a pas d'idéal et ne se soucie pas de style, mais il ignore la peur, il est présent dans l'Être. Ni rêve ni fuite, il connaît son destin, prend la place marquée et lutte. Ce n'est pas un égoïste, il n'a ni charité pour les autres, ni superbe pour un moi dont il sait l'exacte insertion, mais une sorte de rude camaraderie, la solidarité du travail côte à côte, l'unité aux autres, peut-être par le lien le plus sûr. Enfin, il se tait. Sa définition, c'est la "légèreté métaphysique" de Max Scheler, non pas une superficielle légèreté, qui s'étourdit pour ne pas penser, mais la légèreté d'un être qui s'est situé et fait sa tâche, léger parce que c'est la sienne et qu'il n'y a rien au delà. Sans Dieu, peut-on donc dire, mais non sans foi, la

foi de celui qui vit dans le tout, voit et touche, et «que le temps porte avec lui au travers des temps dans sa marche immuable» (Buiding).

Portrait trop poussé, au moins ne convenant entier qu'à une certaine élite, mais qui explique quelques contradictions : brutalité et dévouement, goût de l'argent et pureté. Mais pour lever les autres, accorder ces visages muets et un peu durs, fréquents en effet chez les jeunes, avec les parades et les votes récents, la Jugendbewegung est nécessaire. C'est partout un jeu trop simple d'opposer mécaniquement les générations comme si, sur un matériel humain fondamentalement le même, les circonstances diverses agissant à l'époque de la maturation façonnaient les âmes, liant aux dates les parentés essentielles. Mais dans le cas de l'Allemagne d'après guerre, c'est méconnaître pour le point décisif l'apport de la tradition humaine, le fait que pendant vingt-cinq ans la jeunesse a tenté de se définir et de vivre, non en fonction d'un milieu et d'un déterminisme extérieur, non comme contemporaine du Deutsches Museum et de la Ruhr, opposée aux contemporains des expositions et du Kurfürstendamm, mais en tant que telle par ses ressources intérieures, la valeur éternelle qu'elle attribuait naïvement à son essence, la possibilité, parce qu'elle-même commençait, d'un recommencement total en union avec les choses. Elle a pu échouer, le poids de son histoire reste, non pas seulement pour le matériel, rafraîchissement et libération, mais avant tout détachement du "transmis", souci d'agir seul. D'où cette apparente barbarie qui déconcerte du dehors : valeurs du passé, richesses culturelles, ordre occidental, rien n'est vénérable à ses yeux. Et les hommes plus âgés de s'étonner, comme Thomas Mann à Lübeck : «Mais, malheureux, vous allez tout briser !» Ils ne voit pas le lien avec ces «jeunes aux yeux clairs» d'il y a dix ans, et que ce sont peut-être eux, qu'ils applaudissaient, les vrais responsables de la rupture. Par cette indifférence à l'humain, au sens d'humanité, par cette recherche du froid tonique de l'Autre, de la chose, seule résistance solide qui réveille et qui sauve, ils ont préparé l'actuelle tournure d'esprit, la jeunesse radicalisée.

Mais aussi bien ceux qui les combattent que les chefs de ces radicalismes auraient peut-être tort de s'y méprendre. Une crise contingente a solidifié les attitudes dans une prise en masse brutale ; la vie reste au dessous avec ses nuances et sa continuité. Or, si vraiment cette continuité existe, et l'ampleur même de l'action extrémiste porte à le croire, — une jeunesse ne se convertit pas toute entière sans des causes intrinsèques : son sentiment et son héritage même de jeunesse, — l'attitude trop apparente d'enfants sans respect qui ne tiennent à rien et qui sont prêts à tout renverser parce qu'eux-mêmes risquent, a sa contre-partie dans l'autre aspect du mouvement de jeunesse, don de soi et richesse intérieure. Ils se croient un droit

*Un mouvement de jeunesse en Allemagne*

de destructeur parce qu'à leurs yeux il y va de leur vie. Mais cette vie est pour eux-mêmes source de culture : prodigalité de ceux qui peuvent remplacer. Et la preuve en est dans la sincérité difficilement contestable de ces troupes malheureusement menées : là paraît le courage qui se donne, début de toute science, à quoi le vrai ne se dérobe pas. Pour les expliquer dans leur aspect actuel, il faut invoquer le passé, mais lui-même exige alors de supposer en elles ce dont elles-mêmes ne se doutent qu'obscurément, la recherche d'une valeur plus profonde qui sera peut-être un jour libératrice du joug qu'elles se sont donné.

Jean CAVAILLES,

Agrégé-répétiteur à l'Ecole normale